

Jean-Luc DUVIVIER



Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Anne-Marie BAAR-WARNOTTE

1986

Service du Livre Luxembourgeois

Si, par les thèmes qu’il aborde (vie des animaux sauvages, légendes liées à des sites précis), Jean-Luc Duvivier de Fortemps présente certaines similitudes avec Adrien de Prémorel, on peut cependant dire qu’il occupe une place tout à fait à part dans notre littérature par le regard qu’il porte sur l’Ardenne et l’intimité des liens qui l’unissent à la forêt.

«Écrivain de forêt», c’est d’ailleurs ainsi que lui-même se plaît à se définir, avec toute la charge affective qu’implique le choix d’une telle expression.

À contre-courant des modes de notre société matérialiste, il affirme sa mission d’écrivain : *Mon métier, c’est de rêver pour les autres.*

Biographie

Jean-Luc Duvivier de Fortemps est né à Bruxelles le 15 juin 1953. Il fréquente successivement l'école Decroly et le lycée Molière. De cette enfance citadine, heureuse et choyée, rien n'émerge à proprement parler, si ce n'est une aversion certaine pour la ville : *Je ne situerai jamais un seul de mes récits dans la métropole!*

Aversion aussi pour toute contrainte imposée de l'extérieur : impossibilité de s'astreindre à une action qui ne soit pas passionnément choisie, impossibilité de se concentrer sur tout autre objet que celui de sa passion.

Non, de cette enfance et de cette adolescence, rien n'émerge, sinon l'intérêt de Jean-Luc Duvivier pour le cinéma (les «Classiques» comme *La Belle et la Bête* de Jean Cocteau; – par ailleurs son tout premier récit (*Le cerf et le serf*) se présentera d'abord sous la forme d'un scénario) et... l'attente fiévreuse des vacances passées au coeur de l'Ardenne : à Lavacherie-sur-Ourthe, à Herbeumont-sur-Semois (Moulin des Nawés), à Lesse-sur-Lesse, en dessous de Redu, et à Our-Opont, près de Paliseul. C'est la forêt d'Ardenne qui, en effet, le hante, le requiert, l'aspire vers ses origines, le sertit dans ses propres racines : là seulement il se sent lui-même, pour part arbre, pour part animal indompté, pour part chevalier, pour part contemplation... Il se fixera définitivement dans la maison de Our-Opont en 1977.

Dès le battant de la porte repoussé, on se sent véritablement enveloppé par les murs chargés de souvenirs de cette ancienne demeure ardennaise : dans la pénombre soigneusement entretenue par Jean-Luc Duvivier – *La pénombre me permet de me recueillir, de rejoindre ce que j'aime* –, des statuettes polychromes évoquant la piété populaire d'antan (saint Hubert, saint Donat, saint Walfroy...), des silex arrachés à la nuit du mésolithique, un encrier à tête de faucon – celui de «Falkenfeltz»! –, des petits soldats en étain, quelques ramures de cerfs, des armes patinées par le temps vous interpellent : le décor est bien à l'image des passions du

maître de céans, chacun des objets évoquant une facette de sa personnalité. N'avoue-t-il pas lui-même : *Je ne suis pas un écrivain à proprement parler, mais plutôt un **Personnage** qui écrit des livres.*

Écrivain de forêt, homme de terrain, Jean-Luc Duvivier de Fortemps est fasciné par les lieux. Il ne serait pas exagéré de dire qu'ils sont le dénominateur commun à toute son oeuvre passée et à venir. Hiver comme été, Jean-Luc Duvivier arpente les vieux chemins et sentes forestières, un calepin à portée, en quête d'un site ou «sas» – paysage remarquable chargé de valeurs symboliques et de forces rattachées au passé légendaire –. Il repère et croque en trois traits de crayon une «pierre tournante», les vestiges d'un rempart, une potale... *Ce que j'aime, note-t-il, c'est me promener autour et alentour d'un site, visiter ce lieu dans les détails, contempler ses plus belles perspectives, m'asseoir et méditer, écouter, me laisser imprégner par ce lieu (...) me sentir en parfaite symbiose avec le biotope choisi. Ces lieux sont toujours d'une rare sauvagerie, d'une grande beauté et très retirés. En cela ils sont exemplaires.*

Membre de la Commission royale des Monuments, Sites et Fouilles, Jean-Luc Duvivier n'a de cesse que soient sauvegardés ces paysages, ces arbres, ces chapelles qui lui tiennent tant à coeur, et regrette de ne pouvoir être partout pour veiller à ce que leur conservation s'effectue dans les règles : ... *mais j'ai aussi besoin de paix, de solitude...*

Cependant, l'apogée de l'an, pour Jean-Luc Duvivier de Fortemps, c'est l'automne et la saison du brame (prémices dès le vingt août, clôture aux environs de la mi-octobre). Durant cette période, toutes affaires cessantes, l'écrivain se consacre corps et âme à la forêt. Son carnet foisonne d'annotations détaillées concernant les déplacements du cerf, ses attitudes, son langage décrypté avec une science étonnante. Annotations aussi relatives à l'atmosphère (levers de lune, rafales... sont soigneusement répertoriés par fiches – (contrainte choisie!) afin de constituer l'abondant matériau des ouvrages qui seront composés en hiver, dans la tiédeur de la demeure ardennaise aux murs épais, sur fond d'une symphonie de Sibelius...

Jean-Luc Duvivier raconte le cerf magique, il se raconte lui-même et, à mesure, son regard nous entraîne là-bas vers le domaine qui participe de son être profond, suscitant notre imaginaire, nous conviant là où enfin peuvent se rejoindre formes humaines, végétales et animales, telles qu'en leur primitive harmonie.

Bibliographie

- *Esquisse historique et littéraire de la Haute-Lesse et l'Our*, Imp. Gofflot, 1975.
- *Le Cerf et le Serf*, récit, Chez l'auteur, 1976.
- *Ramibuchaille, chouan ardennais*, roman historique, Éd. Pierre de Meyère, 1977.
- *Le rut du cerf*, récit, 1978.
- *La Fargne. Trois récits autres*, coll. Cahiers d'Ardenne, Duculot, Gembloux, 1985.
- *La Lesse ardennaise. Histoire et folklore des paysages* (album), préface de Willy Lassance, Imp. Duculot, Gembloux, 1985.
- *Le Brame. Images et rituel* (album), préface de Fernand du Boisrouvray, Hatier-Perron, Paris-Liège, 1985. Prix François Sommer 1986.
- *Légendes ardennaises. Sites et récits*, coll. Mythes-Légendes-Traditions, Pierre Mardaga, Liège, 1989.
- *Les quatre fils Aymon*, histoire, Allieur-Liège, Éd. du Perron, 1991.
- *Seul parmi les cerfs*, nature, Bruxelles, Éd. Didier Hatier, 1991; rééd. 2001, La Renaissance du Livre
- *Falkenfelz*, essai, Éd. Eole. S.C., 1998.
- *La Forêt des Quatre fils Aymon*, en collaboration avec Constantin Chariot, Chronique des Musées gaumais, Virton, 2000.
- *Seul parmi les cerfs*. Les carnets d'un naturaliste, Ed. La Renaissance du Livre, Tournai, 2001, coll. Les beaux livres du Patrimoine. (Deuxième édition revue et enrichie).
- *Le Cheval et l'Épée ou les Quatre Fils Aymon*, Ed. Eole, La Roche-en-Ardenne, 2002, coll. Lieux-dits.
- *Légendes ardennaises*. Sites et récits, préface de Jean-Pierre Lambot, Ed. Weyrich, Neufchâteau, 2005. (Deuxième édition revue et

enrichie).

- ***Seul parmi les cerfs. Le brame, jour après jour***, Ed. Weyrich, Neufchâteau, 2006. (Troisième édition revue et enrichie).
- ***Sylvaines (Le Bois-la-Dame - La Fagne - Falkenfels)***, Ed. Memory Press, Erezée, 2006. (Deuxième édition revue et enrichie).
- ***Saint Hubert, sa légende & la forêt***, en collaboration avec *Evence Coppée, Benoît Henry de Frahan et Jean-Pierre Lambot*, Ed. du Perron, Alleur, 2006.
- ***Au coeur du brame. Lutttes et clameurs dans la forêt ardennaise***, interview de *Jean-Luc Duvivier de Fortemps par Jean-Pierre Pirson*, 48 pages avec photographies couleurs de Quentin Lenel, inclus un DVD de 45 minutes d'images inédites, Ed. Weyrich, Neufchâteau, 2007.
- ***Le Nuton, nain de l'Ardenne fantastique***, photographies de Benjamin Stassen, nutons et carte dessinés par Michel François, Ed. Nadine Godet-Valbois RN, Saint-Hubert, 2007.
- ***L'Ardenne sacrée***, photographies de Benjamin Stassen, Ed. Weyrich, Neufchâteau, 2008.
- ***L'Ardenne Merveilleuse***, photographies de Benjamin Stassen, Ed. Weyrich, Neufchâteau, 2009.
- ***A la recherche du corps perdu de saint-Hubert***, en collaboration avec *Xavier Lenel, Jean-Pierre Pirson et Benjamin Stassen*, Ed. Weyrich, Neufchâteau, 2009.
- ***Waterloo champs de bataille de l'Europe***, en collaboration avec Marc Fasol, Weyrich Edition Neufchâteau, 2010.
- ***Les Hautes Fagnes Autour et alentour de Reinhardstein***, Weyrich Edition Neufchâteau, 2010.
- ***L'Ardenne héroïque***, Weyrich Edition, Neufchâteau, 2011.
- ***Charlemagne et les 4 Fils Aymon***, Weyrich Editions, coll. *Ardennes et Meuse*, Neufchâteau, 2012.

Texte et analyse

*Voici une nuit de brame telle que je l'ai vécue le 2 octobre 1981. Il avait plu toute la soirée et rien ne laissait présager le brame rare auquel j'allais assister. Vers vingt-trois heures trente, par acquis de conscience sans doute, je rejoignis mon territoire de **Pirsch**. L'orage s'était éloigné. Le vent était tombé. Quelques éclairs hachuraient encore l'horizon. Autour de moi, la forêt se ressuyait lentement, continuait à bruire d'une rumeur apaisée. Prenant avec précaution le sentier d'approche, je m'avançai jusque sur la lisière du bois. Les gagnages entraient dans le silence. Une odeur d'herbe mouillée montait des prés.*

Après un moment d'attente, et comme aucun cerf ne s'était manifesté, je décidai de regagner la voiture et de rentrer me coucher. Mais, soudain, un brame déchira la nuit, puis un deuxième, d'autres encore. En quelques minutes, des raires d'une intense agressivité s'élevèrent de tous côtés. Dissimulé derrière un arbre, je devinais à peine les formes évanescentes des cerfs, mais il m'était aisé par l'ouïe de les situer.

Partout dans la clairière, des brames éclataient, s'enflaient, se répercutaient. L'émulation était telle que les raires se chevauchaient sans le moindre répit. Cela dura près d'une heure, après quoi le brame régressa rapidement pour glisser dans le silence. Cette nuit-là, je m'étais trouvé véritablement au milieu du brame, et cela m'avait procuré une sensation accrue d'être.

Après les échanges de brames, après les provocations et les mises en garde, les cerfs de même force qui s'obstinent n'ont plus qu'à s'affronter. Résolus à s'imposer coûte que coûte, ils entament le combat par une parade d'intimidation durant laquelle ils brament furieusement, frayent

leur tête sur le sol, cassent des branches. Ensuite, dans un silence solennel, l'agresseur et l'agressé marchent parallèlement, l'oeil oblique et roulant des épaules. Soudain, ils rompent l'allure et s'opposent front contre front. Les perches s'enchevêtrent, les andouillers s'entrechoquent. Leurs claquements réitérés résonnent sèchement dans la clairière. Enfin, dans un effort suprême, les dos s'arcbutent, les cous plongent vers l'avant et les jambes postérieures s'écartent pour trouver le plus d'appui sur le sol. Un corps à corps de quelques instants s'engage. Les bêtes soufflent, avancent, reculent. Tout à coup, d'un mouvement vif de la tête, le dominant évince son adversaire qui se dégage et disparaît aussitôt. Le vainqueur s'acharne à le poursuivre puis, comme enivré, lance dans la forêt le brame qui dit sa victoire.

Le brame. Images et rituel.

Le livre de Jean-Luc Duvivier de Fortemps constitue une initiation au sens fort : l'initiation à la vie sauvage en ce qu'elle recèle de plus intime, de plus secret. C'est pourquoi l'auteur va exiger de nous, lecteurs, la patience, l'opiniâtreté du guetteur à l'affût, et la faculté, si rare, de surmonter les attentes déçues pour attendre encore, avec un espoir accru, que s'accomplisse peut-être le prodige. Car ce sont cette attente, cette opiniâtreté qui nous conféreront les qualités morales requises pour pénétrer au plus épais du mystère.

Voici une nuit de brame telle que je l'ai vécue le 2 octobre 1981. Jean-Luc Duvivier a soigneusement consigné ses observations : le 2 octobre 1981 ... vers vingt-trois heures trente... lira-t-on plus loin, et Cela dura près d'une heure...

C'est que le temps, ou plus exactement la durée, revêt une importance capitale : c'est à travers elle que l'observateur subit l'épreuve qui va lui permettre de peu à peu s'épurer jusqu'à être digne.

Voici, moment unique, irremplaçable, isolé sur la ligne du temps, empreint de religiosité (l'expression n'est pas sans rappeler celle prononcée au plus fort du sacrifice chrétien) : nous allons en effet assister à une cérémonie teintée de spiritualité; *un brame rare* nous en indique tout le prix, de même que la structure particulière de la phrase (rejet du sujet observateur *je* au profit de l'objet observé *nuit de brame* précédé du présentatif).

Mais, ce brame, il va falloir, avec l'auteur, le mériter... par l'attente et la persévérance : *rien ne laissait présager* le brame (...) *par acquis de conscience, sans doute, je rejoignis mon territoire de Pirsch*. Il s'agit de se rendre sur les lieux, même en pure perte, d'accomplir le pèlerinage rituel gratuitement.

Le territoire de *Pirsch*, c'est le territoire de chasse. Le livre de Jean-Luc Duvivier est ainsi émaillé de termes techniques (repris dans un glossaire en fin d'ouvrage) qu'il nous faudra décoder pour pouvoir progresser davantage.

Le brame ou raire : défini par le glossaire comme étant le *cri modulé, meuglement guttural du cerf mâle en rut*, mais analysé dans le détail quelques pages auparavant, dans toutes ses nuances (brame de présence, brame de défi, brame de poursuite...) En fait, chaque extrait de l'ouvrage se réfère à une expérience antérieurement rapportée, imprimant ainsi à l'ensemble une structure cyclique qui nous ouvre le mystère à mesure que nous franchissons les cercles de la connaissance : Jean-Luc Duvivier de Fortemps nous prend par la main, nous convie à la progressive et lente découverte d'un monde qu'il refuse de se réserver pour lui seul.

Aussi revenons à cette nuit de guet du 2 octobre 1981, vingt-trois heures trente, et entamons la longue attente que nous rend sensible dans sa dimension, palpable presque, l'accumulation de détails d'atmosphère posés par touches, comme pour un tableau impressionniste : *L'orage s'était éloigné. Le vent était tombé*. Deux phrases brèves très simples (une

proposition indépendante par phrase) nous font éprouver, de par leur rythme et leurs assonances parallèles (*t* et *é* final), une impression de répit : c'est l'apaisement après l'orage, le silence de la forêt qui confère à chaque détail un relief accru (*Quelques éclairs **hachuraient** encore **l'horizon** : forme atténuée de vision, grandie par le silence ambiant; Autour de moi, la forêt (...) continuait à **bruire**...*, sensation auditive cette fois, atténuée également, et exaltée par le silence ambiant). Tandis que les phrases, toujours constituées de propositions indépendantes s'allongent, la forêt (acteur essentiel, personnifiée : *se ressuyait, continuait à bruire – plus loin – les gagnages entraînent dans le silence*), lentement, reprend haleine.

Au milieu de ce décor, le narrateur progresse *avec précaution*, en s'effaçant le plus possible (*prenant avec précaution le sentier d'approche, je m'avançai jusque sur la lisière du bois. Le je se trouve coincé, au centre de la phrase, entre les annotations relatives aux lieux; la phrase incluant le je, étant elle-même intercalée entre des groupes de propositions indépendantes qui dispensent les détails d'atmosphère*).

Voici donc le décor posé, en même temps que l'attente consommée... et déçue : le narrateur, impatienté – on le comprend – quitte son poste en trahissant quelque nervosité *je décidai de regagner la voiture et de rentrer me coucher*. Où est la progression précautionneuse de tout à l'heure? Ici, le *je* et ses actions (beaucoup de verbes), occupe toute la partie affirmative de la phrase, ignorant totalement le décor.

Mais, soudain... : la patience va être récompensée in extremis, au moment où le narrateur, ayant tout donné de lui-même à cette attente, a perdu tout espoir : ainsi en est-il du miracle.

Et le prodige de s'accomplir au coeur du silence de la nuit, avec brusquerie ... *soudain, un brame **déchira** la nuit*, avec profusion (rendue sensible par la structure particulière des propositions indépendantes : accumulation des sujets d'un même verbe *un brame déchira la nuit, puis*

un deuxième, d'autres encore., ou des verbes reliés à un même sujet *des brames éclataient, s'enflaient, se répercutaient*; rendue sensible encore par les annotations telles que *en quelques minutes, de tous côtés, partout*, avec intensité, enfin (impression de profusion analysée et recours à un registre de mots très expressifs *déchira - intense - agressivité - éclataient - s'enflaient*) jusqu'à atteindre un paroxysme tel qu'il transfigure le narrateur, l'arrachant à sa condition d'homme pour une communion spirituelle *cela m'avait procuré une sensation accrue d'être*, mais sensuelle aussi (*sensation*) avec le prodige : *je m'étais trouvé au milieu du brame – au milieu* devant être compris au sens premier du terme.

Le brame, s'il a été vécu jusqu'à présent au travers de sensations auditives, va être appréhendé dans la phrase suivante au travers de sensations essentiellement visuelles. S'agit-il des mêmes cerfs acteurs? de la même nuit? Il semblerait que non puisque le paragraphe précédent se terminait en point d'orgue.

En fait, si Jean-Luc Duvivier prend soin d'émailler ses évocations de repères chronologiques, il lui arrive, dans son ouvrage, de juxtaposer des scènes qui, bien qu'étroitement apparentées, se sont situées à des jours, voire des années d'intervalle, et dans des lieux différents : c'est à ce niveau surtout que joue la transposition, c'est bien la preuve qu'il s'agit d'animaux sauvages observés sur le terrain, si prompts à s'effaroucher que leurs rituels ne peuvent parfois être saisis que de manière fragmentaire. Cinéaste en quête de document vécu, l'auteur doit donc parfois procéder à un «montage» de séquences. Le *brame rare*, tourné pratiquement «en direct», va être rehaussé par la juxtaposition d'autres scènes qui lui sont apparentées. Celle qu'il va nous proposer maintenant équivaut à une généralisation à partir d'observations très nettes, faites par nuits claires sans doute, et lors d'approches facilitées par une direction de vent favorable (il faut marcher à contre vent pour ne pas être repéré). C'est du combat des cerfs rivaux qu'il va être question.

Les préalables d'abord, rapportés en tête de paragraphe par une accumulation de compléments : échanges de brames, provocations, mises en garde.

Crescendo ensuite, rendu par une nouvelle accumulation, de **verbes d'action**, cette fois-ci : *ils brament furieusement, frayent leur tête sur le sol, cassent des branches.*

Pour ouvrir sur le morceau de bravoure que constitue en soi la phase d'affrontement : ... *dans un silence solennel...*, c'est le silence de la forêt qui, une fois de plus, va magnifier chaque détail, détacher pour la mettre en relief chaque attitude. Et la cadence de la phrase va rythmer la scène, l'empregnant d'une gravité accrue (par la place des virgules, les allitérations, et la répétition du même radical : *Ensuite, dans un silence solennel, l'agresseur et l'agresse marchent parallèlement, l'oeil oblique et roulant des épaules.) Cette cadence trouve son illustration dans la prise de vue qui montre les antagonistes marchant *parallèlement* pour se jauger, et atteint son apogée à travers la structure quasi symétrique de la fin de la phrase qui s'arrête sur un détail en gros plan, lourd de menaces *l'oeil oblique et roulant les épaules* : les cerfs ont fait démonstration de force, ils se surveillent, tendus au maximum, toute la potentialité de l'impact résumée au niveau des épaules, prêts à faire front... Le rythme reste en suspens... Nous attendons, oppressés... *Soudain...**

La séquence du combat proprement dit, vu son importance capitale, va être tournée au ralenti, et le mouvement va y être décomposé.

Le combat s'engage *front contre front* et c'est là que va d'abord se concentrer l'attention de l'observateur. C'est là en effet que s'exprime d'abord la force des belligérents, de manière amortie dans un premier temps (enchevêtrement des perches = mise en position), puis plus affirmée *les andouillers s'entrechoquent*, pour faire place enfin au combat acharné *leurs claquements réitérés résonnent sèchement*, rappelant la répétition générale de tout à l'heure (*cassent des branches*).

C'est à partir de ce point d'impact que va se développer toute la force musculaire de l'animal : la résistance opposée par l'adversaire se répercute au niveau du dos, la bête doit s'arc-bouter pour ne pas reculer et, en retour, cette énergie concentrée au niveau de l'échine va débouler vers le point d'impact *les cous plongent* tandis que les jambes postérieures cherchent la meilleure assise pour permettre un effort prolongé. Plus qu'un croquis d'attitude – on pense aux peintures des grottes de Lascaux –, cette phrase nous fait ressentir l'effort musculaire de l'intérieur : Jean-Luc Duvivier semble participer avec son propre corps, de l'intérieur à l'affrontement.

Tout, ensuite, va se passer très vite : une telle dépense d'énergie ne peut être que ponctuelle. Après quelques hésitations quant à l'issue du combat (*les bêtes soufflent, avancent, reculent*), c'est le dénouement brutal : ***tout à coup, d'un mouvement vif de la tête (...) disparaît aussitôt.***

Et c'est la même sensation accrue d'être, éprouvée par l'auteur à la fin du paragraphe précédent, qui l'atteint, cette fois, au travers du vainqueur : *Le vainqueur (...) comme enivré, lance dans la forêt le brame qui dit sa victoire*, Jean-Luc Duvivier participe au cri intimement, se projette dans l'animal sauvage, de même qu'il s'est confondu à lui dans la lutte.

Le cerf, pour Jean-Luc Duvivier de Fortemps, est un intermédiaire entre l'homme et le monde sauvage. Le cerf polarise les forces vitales de celui qui l'approche et ainsi lui permet, métamorphosé, d'accéder à des mondes inconnus.

GLOSSAIRE

gagnage : surface naturelle ou aménagée offrant les espèces fourragères dont le gibier a besoin.

frayer (sa tête, sa ramure) : se dit du cerf qui dépouille ses bois fraîchement formés de la peau velue (le velours) qui les recouvre, en frottant sa ramure dans les buissons et sur les arbres. Se dit également du cerf en rut qui, stimulé, frotte sa ramure sur le sol dans un va-et-vient ininterrompu.

perche : branche principale des bois du cerf.

andouiller : pointe, cors des bois du cerf.

ressuyer : faire sécher.

Extraits

Saint Hubert et le cerf crucifère

Conservant plus que jamais son rôle de guide providentiel, d'intercesseur et d'animal solaire, le cerf, à l'exemple de bien d'autres symboles propres au paganisme, fut christianisé. Dès le IIIe siècle, l'Église assimila Jésus-Christ au cerf. Le cerf devint alors l'emblème du catéchumène qui se prépare à recevoir le baptême, l'image traditionnelle du désir de Dieu.

Sicut desiderat cervus ad aquas
Ita desiderat anoma mea ad te Deus
(De même que le cerf désire l'eau des sources
Ainsi mon âme a soif de Toi Seigneur).

*Au Moyen Age, l'identification du cerf au Christ releva de la symbolique ordinaire. Alors, la robe de l'animal souvent est blanche, ce qui accentue son rôle sacerdotal. Sans doute faut-il aussi voir dans cette blancheur des réminiscences solaires, qui font du cerf mythique un être nimbé de lumière. Dans le *sølarljød* (Lai au soleil), poème islandais du XIIIe siècle, l'auteur, exprimant sa foi dans une forme et un esprit proches de l'Edda, identifie le Christ au « Cerf du Soleil », dont les pieds reposent sur terre et dont les bois touchent le ciel.*

Mais c'est dans l'hagiographie courante que le mythe du cerf est peut-être le mieux représenté. L'intervention de cet animal dans les vies de saints relève presque toujours du merveilleux. Ainsi, en Bretagne armoricaine, saint Edern, monté sur un cerf, aurait parcouru la campagne une nuit entière pour délimiter sa paroisse.

Parfois la biche se substitue au cerf, mais le symbolisme reste

identique. Dans le Puy-de-Dôme, à Saint-Alyre d'Arlanc, sainte Héliodie fut un jour pourchassée par un veneur qui avait l'intention d'abuser d'elle. Pour son malheur, Héliodie, dans sa fuite, trébucha et tomba sur le sol. Au moment où l'homme se projetait vers elle, en biche elle se transforma. Mais, furieux, le veneur lui trancha le col.

En Wallonie, sainte Begge, poursuivie par le misérable Gonduin, s'échappa de la forteresse de Chèvremont pour chercher refuge dans les domaines de sa famille en Hesbaye. Arrivée sur les bords de la Vesdre, elle ne sut comment franchir la rivière. C'est alors qu'une biche survint et lui indiqua un gué. Notons encore l'aventure de saint Jean de Matha et de saint Félix de Valois qui, réunis à Cerfroid (en Brie française), au bord d'une fontaine pour un entretien d'ordre spirituel, furent saisis par l'apparition d'un cerf tout blanc et crucifère.

Mais le mythe du cerf connaît tout son épanouissement dans la célèbre conversion de saint Hubert d'Ardenne.

Le brame. Images et rituel, p. 15.

La Pierre à misauté

Cette roche, gisant au pied d'un éboulis, se trouve entre Resteigne et Redu, à droite d'un chemin forestier qui remonte le ruisseau du « Glan ». Dans la tradition, et comme l'indique son nom, (auté signifie autel en wallon), elle passe pour avoir été un monument druidique. L'endroit est retiré, chaotique, étrange. On raconte que les sorcières du pays s'y réunissaient pour tenir leurs sabbats.

Une légende prétend que la pierre tournait au chant du coq. Mais les villages et les fermes d'alentour étant très éloignés, jamais un coq ne s'y fit entendre. Or, un jour, une vendeuse de volaille, la Marie-Pierre aux chiens, passa par là. Comme elle s'arrêtait pour reprendre haleine, un

*coq s'échappa de son cageot, monta sur la roche et chanta d'un timbre éclatant. Aussitôt la pierre se mit en branle et pivota trois fois sur elle-même. C'est pourquoi la **Pierre à misauté** est également appelée la **Pierre qui tourne**. Ce monument, long de 1,8 m, large de 1,6 m et d'une épaisseur d'environ 90 cm au-dessus du sol, est incomplet. Autrefois, une autre pierre chapeautait la première. Celle-ci a sans doute disparu lors de travaux forestiers ou de l'enrochement du chemin.*

*Dans la partie supérieure de l'éboulis, une grande pierre, qui a toutes les apparences d'un menhir, est couchée, la tête en bas. Taillé en biseau, ce monolithe de belle dimension (longueur : 2,40 m; largeur : 1,10 m; épaisseur : 0,85 m) fait curieusement penser à ces menhirs bien connus du Hainaut : les **Zeupîres**. Mais s'agit-il vraiment d'un mégalithe? Quoi qu'il en soit, le site de la Pierre à misauté a gardé tout le charme obscur, inquiétant, des anciens sanctuaires païens.*

Légendes ardennaises, pp. 23-24.

La Fargne

Pour moi, la chasse à l'approche n'était pas seulement un acte physique et cynégétique. Je la ressentais bien plus comme l'exercice d'une chasse spirituelle, voire initiatique. Ce qui m'exaltait particulièrement à l'égard du brame, c'était l'occasion de me trouver confronté avec la nature sauvage, de me sentir isolé dans une forêt chargée d'imaginaire, de symboles. Il y avait dans ce besoin quelque chose de primitif, d'originel, quelque chose aussi de magique et de rituel qui me grisait intimement. Loin du tumulte des villes, je vivais alors chaque instant avec la même intensité, je me découvrais des sentiers inconnus, j'entrouvrais en moi des portes restées trop longtemps fermées.

La Fargne, p. 24.

En dehors du pirsch et des heures de récupération, j'allais louer un cheval dans un manège voisin et, à bride abattue, je m'empressais de rejoindre Elfy. Nous avons choisi comme point de rencontre un vieux chêne énorme qui faisait rayonner ses branches torses au-dessus d'un petit carrefour forestier. Le corps de l'arbre était musclé comme un athlète, rugueux comme une pierre-ponce, corpulent comme un baobab. C'était le Chêne à l'Image. Une petite madone, fixée sur le tronc de l'ancêtre, lui conférait ce titre flatteur.

À partir de cette croisée de chemins, nous accomplissions de longues randonnées à travers la sylvie immense qui recouvrait la région de part et d'autre de la frontière. Comme but de promenade, nous choisissions de préférence une curiosité historique, naturelle ou légendaire dont Elfy avait en quelque sorte le secret. C'est ainsi que, sous sa conduite, je découvris la fontaine Ste-Apolline, laquelle était encore l'objet de pratiques superstitieuses comme en témoignaient les nombreux colifichets qui ornaient les épineux des alentours, la roche Godin dont la plate-forme dominait un admirable paysage, le Chêne creux à l'intérieur duquel il était possible de se tenir debout, sans compter les chapelles, les étangs et les ardoisières abandonnées dont les souterrains obscurs excitaient notre curiosité.

La Fargne, p. 26.

Falkenfelz

Sur le versant abrupt d'un défilé de l'Eifel, au sommet d'un escarpement rocheux, un burg érige sa masse trapue et pathétique. Imaginez, jaillissant de la végétation qui l'opprime, ce château fort de schiste brun noir dont les bâtiments vétustes, fermés sur eux-mêmes, sont sommés d'une tour carrée. Imaginez ce donjon au léger fruit émerger des brouillards cotonneux de la vallée tel un phare au-dessus des vagues. Imaginez dans son extrême solitude, cet étonnant château autour duquel

s'enchevêtrent les bombures boisées des collines et les brumes des fonds. Falkenfelz! Aucun site ne m'a plus marqué que ce burg isolé aux confins de l'Ardenne et de l'Eifel. Que de souvenirs, de découvertes et de rêves j'ai rapportés de mes séjours passés à l'abri de ses murs. Depuis lors, j'ai compris que de mes passages à Falkenfelz, dataient ces prises de conscience de plus en plus approfondies de mes chemins intérieurs. Ils m'avaient dévoilé ma destinée. À chacun de mes retours, quelque chose en moi était changé et ces métamorphoses me disaient combien l'influence du vieux château m'avait été propice et féconde.

La Fargne, p. 46.

Synthèse

C'est du coeur des paysages ardennais que Jean-Luc Duvivier de Fortemps tire la totalité de son inspiration. C'aurait cependant pu être du coeur de l'Eifel ou du coeur de la forêt armoricaine (qu'il fréquente toutes deux également) car, pour lui, il y a continuité : ce n'est pas l'Ardenne dans ses particularités propres qui l'intéresse – en quoi il se situe à l'opposé de l'écrivain régionaliste – mais l'Ardenne dans ces facteurs qui font d'elle un centre privilégié où peuvent s'exprimer des symboles à valeur éternelle. Ainsi, la forêt et ses abords constituent un microcosme où se rencontrent passé et avenir, réalisme et fantastique, nature et spiritualité pour s'y fondre et conférer à celui qu'elle résorbe une espèce de transcendance.

Cette «résorption» de l'homme par la forêt va se faire progressivement, grâce à l'intervention d'intermédiaires choisis : la femme, avec tout ce qu'elle comporte de mystère et de divination, représentée par exemple par Elfy au nom si évocateur, à la silhouette gracile, presque immatérielle. C'est Elfy qui, dans *La Fargne*, décourage la passion du chasseur et l'éloigne de ses compagnons pour lui faire découvrir les sites chargés de valeurs magiques (pierre, arbre...), puis pour l'attirer vers la *Fargne* où il devrait s'enliser. À travers la femme, c'est l'appel vers l'au-delà de la femme, l'absorption pour un passage vers une forme d'infini.

Jean-Luc Duvivier de Fortemps, auteur fantastique? Oui, dans le sens où il pousse le développement du symbole jusqu'à son ultime limite. Non, dans le sens où il ne franchit pas la frontière de l'ultime possible (sauf peut-être dans la dernière nouvelle du recueil : *Le Bois-la-Dame*) et nous laisse donc l'impression que, ces aventures, il ne tiendrait qu'à nous de les vivre si nous avons la force de les vouloir avec continuité, et la

détermination de les apprivoiser ainsi qu'il nous y convie au fil des pages, d'approches en reculs et de retraits en progressions précautionneuses. Certes, le style est clair, précis, sans détours, mais, qu'on ne s'y trompe pas, il est empreint d'un certain ésotérisme et la route sera longue à qui ne se bornera pas à se laisser glisser à la surface des mots : chaque terme comporte sa charge de symboles, chaque phrase sa clé, chaque personnage se situe à un carrefour qui ouvre deux voies, la normale et l'autre (Elfy est une référence à l'histoire d'une divinité germanique; Macha renvoie à une divinité-cheval; le marais est un symbole de la féminité; le cerf : guide, intercesseur...)

À côté des récits dits «d'imagination» – mais le sont-ils vraiment? – comme les nouvelles qui constituent *La Fargne*, on trouve des récits qu'on pourrait qualifier de «documentaires» – à condition toutefois de vider ce terme de sa connotation théorique. Jean-Luc Duvivier de Fortemps consigne des expériences vécues qui font confiner l'écrit au reportage (*Le brame. Images et rituel*), mais jamais il ne s'agit de relations sèches de faits : si chacun des détails qui président à la parade, au combat, à l'appariement, est décrit avec rigueur, l'auteur se défend d'être zoologiste. En fait, – et c'est là toute la différence – il ne se distancie pas de ce qu'il observe, mais s'implique intimement dans chaque bataille, dans chaque conquête, dans chaque victoire.

Les *Légendes*, elles aussi, constituent des récits qui, s'ils sont solidement documentés (cf. bibliographie) dépassent de loin le stade de la compilation : l'auteur a interrogé les «Anciens», s'est rendu sur place, s'est laissé imprégner par les lieux, pénétrer par toutes les réminiscences païennes émanant des sources, des arbres, des pierres...

On peut dire de Jean-Luc Duvivier de Fortemps que, bien au-delà d'un écrivain qui «raconte» des aventures ou relate des faits, il représente, à l'image de ses personnages et sites privilégiés, un point de convergence, un intercesseur entre nous, lecteurs, et les forces sous-jacentes à la nature entière. Tout, dans les récits de Jean-Luc Duvivier, nous amène à établir

des correspondances, à faire affleurer des réminiscences, à réveiller des échos, à nous identifier, à nous laisser absorber peut-être...

Panthéiste?

Jean-Luc Duvivier de Fortemps l'est dans toutes ses fibres, avec ferveur, à chaque ligne. C'est ce qui confère à son oeuvre cette rare qualité d'authenticité et cette faculté non moins rare d'emporter d'emblée l'adhésion.

Anne-Marie BAAR-WARNOTTE